

Mme Renard d'en brûler la moitié, sous prétexte qu'il pouvait troubler des « tiers ». Tel quel, même mutilé, avec son ressassement douloureux, semé de roseries, de portraits éclairs, il aura autant contribué à la célébrité de Renard que *L'Écornifleur* et *Poil de carotte*. C'est un herbier unique où, partagé entre Paris et la Nièvre, maire de Chitry-les-Mines, membre de l'Académie Goncourt, il épingle l'orage, « joueur de boules derrière la montagne », à côté de Jaurès, « un gros commerçant qui mange bien », croque « le vent, lutteur aux membres dispersés », puis « Marie Krynska, une bouche à mettre le pied dedans ».

Timide et orgueilleux, mondain et ours, fasciné par les femmes et les méprisant, Renard, au fil du *Journal*, tente moins de résoudre ses contradictions que de les consommer jusqu'à la moelle. Son procédé, qu'il dérobe aux poètes, consiste à les solidifier, en quelque sorte, dans le cristal du « trait » d'esprit ou par l'« image ». Même s'il juge, à force, que celle-ci devient un « germe de corruption », avec elle il approche de

la vérité des êtres et des choses, frôle aussi, parfois, la sienne. Au bord du silence, avant Blanchot ou Ponge, il se pose les questions qui détruiront la vieille confiance dans les mots ; le « degré zéro » allait suivre.

Ces conséquences lugubres ne doivent pas nous détourner du *Journal* qui est également, par endroits, d'une désopilante tristesse. « Je suis le monsieur qui a toujours, hélas ! le petit mot pour rire », dit-il justement de ce don qu'il n'a cessé d'entretenir. Cela produit des notations cocasses et cruelles : « Il y a des Japonais, qui ont l'air de petits charbonniers juifs. Il y a des Anglais, qui ont l'air d'Oscar Wilde traduit en français. ». Des paradoxes qui semblent aller de soi : « Rostand est admirable en ceci, qu'il a un monde d'amirateurs et qu'il ne voit personne. » Des sentences désespérantes : « La sympathie éclate surtout entre deux vanités qui ne se contrarient pas. » Et partout un miel amer butiné par un homme qui avoue : « Je ne regarde jamais la lune. »

À Bernard-Henri Lévy, pour finir

ROGER STÉPHANE

Bernard-Henri LÉVY : *Les aventures de la liberté*. (Grasset, 1991, 494 pages.)

Dans le *Figaro* du 27 mars, Roger Stéphane s'en prit à la manie de Bernard-Henri Lévy de discréditer ou de ridiculiser les écrivains ou essayistes français qui lui déplaisaient : Emmanuel Mounier avait été vichyste, Malraux, inactif parce qu'amoureux de Josette Clotis, Gide, en U.R.S.S., gâteux au point de confondre obstinément Boukharine avec Bounine. L'anecdote qui fonde cette confusion était empruntée à P. Her-

bart, compagnon de Gide : où diable, feignait de se demander Stéphane, avait-elle été publiée ?

Le *Figaro* du 8 avril publia une réponse indignée de B.-H. Lévy, qui rabâchait ses thèses, et révélait, entre autres, la source de l'anecdote concernant Gide et Boukharine.

Stéphane voulut répliquer : mais Le *Figaro* ne souhaita pas poursuivre la polémique. Commentaire publié donc, ici, son article.

IL n'est pire sourd... Il ne semble pas très neuf de constater que « tant d'antidémocrates » soient devenus « des maréchalistes doctrinaires et joyeux » : ils étaient dans leur logique. Très curieux, moins souvent évoqué, le cas des démocrates, des hommes de gauche devenus vichystes (Paul Faure, Belin, Monzie...).